

GUTBROD GIZELLA

SIMONE WEIL, CRITIQUE LITTÉRAIRE
SUR LE SURREALISME

Simone Weil, platonicienne examine dans ses écrits mystiques le rapport du bien, du beau et du vrai, leur unité est le point de départ de toutes ses réflexions philosophiques. Elle définit sa conception littéraire par rapport à la morale, elle pense que le bien est le critère esthétique:

„Les écrivains n'ont pas à être des professeurs de morale, mais ils ont à exprimer la condition humaine. Or rien n'est si essentiel à la vie humaine, pour tous les hommes et à tous les instants, que le bien et le mal. Quand la littérature devient par parti pris indifférente à l'opposition du bien et du mal, elle trahit sa fonction et ne peut prétendre à l'excellence.”¹

Regardons les notions de cette conception littéraire pour pouvoir comprendre sa critique sévère du surréalisme. Prenons la notion de réalité comme point de départ. Ici règnent des notions telles que pesanteur et nécessité. La pesanteur, notions de la physique est transposé en philosophie dans des expressions comme: „poids du temps qui nous accable”. La nécessité, l'autre notion clé de la philosophie weilienne, décrit toutes les relations du monde, un monde qui est soumis au règne de la matière, ce mécanisme qui commande la vie humaine. Dans cette philosophie platonicienne Dieu est absent et laisse le monde fonctionner selon son propre mécanisme. Ainsi la condition humaine est condamnée au malheur. L'homme, pour échapper à cette condition, trouve des divertissements. Pascal a longtemps analysé dans ses pensées la nature de ses divertissements, et la critique de toutes ses occupations est beaucoup appréciée par Simone Weil. Elle élargit le sens du divertissement et elle considère toutes occupations humaines illusoire qui au lieu de la confrontation de cette réalité cherchent à s'en échapper; par exemple les savants qui pensent pouvoir saisir et concevoir le monde par la science ou les philosophes qui essaient de dominer et de décrire l'histoire humaine par la pensée. Voici comment décrit

¹ Simone Weil, „Lettre aux Cahiers du Sud sur les responsabilités de la littérature”, Cahiers du Sud, n° 310, 1951, p. 429

Simone Weil dans son poème „A un jour” cet effort illusoire: „Leur main croit, se crispant dans l’ombre, Tenir les siècles malheureux.” VIII/6.7.

Dans la fiction il n’y a pas de pesanteur mais un vide, il n’y a pas de limite mais un débordement, une démesure. Le divertissement est un mal fictif.

Ce mal fictif est „merveilleux, nouveau, surprenant” tandis que le mal authentique est ennuyeux. L’homme veut justement fuir l’ennui. Par opposition, le bien fictif est considéré comme ennuyeux. Les œuvres du premier ordre dévisagent le mal fictif et montrent sa vraie nature car c’est le mal qui est „désertique, morne, monotone et ennuyeux”. Les œuvres du premier ordre par effet de choc nous éveille de nos rêveries et nous font sentir la réalité. Dans les œuvres du premier ordre, l’homme est confronté au malheur, le poids de la pesanteur est sensible. La nécessité pèse sur l’homme et il n’y a pas de secours, le mal est douloureux. Il y a des moments de repos, des moments de grâce quand le bien est présent mais ces moments sont infiniment courts tandis que le mal dure.

Les génies sont capables de formuler, décrire ce monde selon son vrai caractère. Selon Simone Weil les œuvres du premier ordre sont rares, la présentation du malheur, la description de la condition humaine soumise à la force de la nécessité nous manquent.

Elle fait une critique extrêmement sévère de la littérature française. Elle pense que mis à part les œuvres de génie toutes les œuvres de fiction sont immorales, parce qu’elles sont le produit du moi, tandis que les génies sont des scripteurs. Qui sont alors ces grands selon elle?

L’Iliade „Le théâtre d’Eschyle et de Sophocle, certaines pièces de Shakespeare, la Phèdre de Racine, seule parmi les tragédies françaises, plusieurs comédies de Molière, le Grand Testament de Villon enferment cette pesanteur que le génie seul peut capturer. Le bien et le mal y apparaissent dans leur vérité. Ces poètes avaient le génie, et le génie orienté vers le bien.”²

Le XVIIIe siècle et l’époque romantique réclament de la littérature un certain rôle spirituel (le messianisme du romantisme) qui n’est pas le sien (rôle des prêtres).

Depuis le siècle des lumières on peut parler d’une perte de la spiritualité, de la perte de toute notion de valeur dans tous les domaines de la vie et dans la littérature.

Simone Weil évoque l’exemple des surréalistes: „Le dadaïsme, le surréalisme sont des cas extrêmes. Ils ont exprimé l’ivresse de la licence totale, l’ivresse où se plonge l’esprit quand, rejetant toute considération de valeur, il se livre à l’immédiat. Le bien est le pôle vers lequel s’oriente nécessairement l’esprit humain, non seulement dans l’action, mais dans tout l’effort, y compris l’effort de la pure intelligence. Les surréalistes ont érigé en modèle la

² Simone Weil, „Morale et littérature”, Cahiers du Sud, janvier 1944, p. 42

pensée non orientée; ils ont choisi pour suprême valeur l'absence totale de valeur. La licence a toujours enivré les hommes, et c'est pourquoi, tout au long de l'histoire, des villes ont été saccagées. Mais le sac des villes n'a pas toujours eu d'équivalent littéraire. Le surréalisme est un tel équivalent."³

Examinons les éléments de cette critique catégoriquement négative. Simone Weil parle de „l'ivresse de l'esprit" dans le cas des surréalistes. Elle suggère par le texte que la notion de valeur, son respect apporte une certaine stabilité, un ordre. C'est l'esprit cartésien qui se manifeste. Simone Weil est effectivement une commentatrice des œuvres de Descartes. Les surréalistes essaient d'échapper au règne de la raison et refusent toute causalité dans le domaine de l'art.

La raison s'oppose au monde des instincts, nos actions sont dirigées instinctivement quand nous agissons sous l'impulsion du moment. Simone Weil parle dans sa critique de l'homme qui „se livre à l'immédiat". Dans un autre texte elle définit le surréalisme en se basant comme critère sur la notion des „instincts": (surréalisme) „l'abolition de tout ce qui entrave le libre développement des instincts ..."⁴

Cet esprit du surréalisme amène au désordre, à „la licence" comme l'exprime Simone Weil. Certes on ne peut pas parler du conservatisme artistique dans ce cas, Simone Weil n'exerce pas une critique du point de vue de l'histoire de l'art mais du point de vue philosophique. (Elle avait d'ailleurs une personnalité anticonformiste dans ses actions.) Cette idée de révolution se manifeste chez les surréalistes en réaction de l'art officiellement pratiqué à l'époque, de la pratique obligatoire d'une certaine conception qui ne tolérait pas l'idée de changement, qui finalement aurait dû toucher à l'ordre social. Les surréalistes concevaient effectivement une idée de révolution sociale en même temps qu'artistique, ils refusaient l'idée de la séparation du domaine de l'art et du social. Le souci de Simone Weil est d'un tout autre ordre. Elle critique l'attitude des surréalistes qui ne reconnaissent plus la nécessité de la notion du bien comme unique possibilité de l'action artistique. Quand elle formule l'expression de „la pensée non orientée" elle veut tout simplement mettre en garde contre les excès, contre une activité non limitée.

Reverdy, ce „précurseur du mouvement surréaliste" se soucie de la justesse des images et finalement cherche un certain critère pour définir l'impact des images lointaines. Il utilise la notion de valeur „juste": „Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte..."⁵

³ Simone Weil, „Lettre aux Cahiers du Sud sur les responsabilités de la littérature", Cahiers du Sud, n° 310, p. 428

⁴ Simone Weil, Oeuvres complètes, VI. 1, Gallimard, 1994, p. 135

⁵ Pierre Reverdy, „L'image", Revue Nord-Sud, n. 13, mars 1918

Reverdy revendique un certain contrôle dans la formation de l'image, les images surréalistes sont arbitraires mais à la fin motivées: „On ne crée pas d'image en comparant (toujours faiblement) deux réalités disproportionnées.” – écrit – t – il dans le même article.

Par cette conception d'image Reverdy se distingue des surréalistes. Il est intéressant de voir que cette distinction se fait par une notion telle que le mot „juste”. Cette exigence le rapproche à la critique de Simone Weil, qui au lieu de la catégorie de la justesse critique l'absence de la catégorie du bien.

Simone Weil a prononcé son jugement sur le mouvement surréaliste uniquement par son rapport à la morale. Elle condamne cette littérature psychologue du XXe siècle en critiquant sa méthode qui vise: „à décrire les états d'âmes en les étalant sur un même plan sans discrimination de valeur, comme si le bien et le mal leur étaient extérieurs, comme si l'effort vers le bien pouvait être absent à aucun moment de la pensée d'aucun homme.”⁶

Les surréalistes se sont révoltés contre un système social figé qui imposait justement une conception de l'art souvent au nom d'une certaine morale bourgeoise. Quand Simone Weil fait une critique sévère en se basant sur la notion de valeur telle que le bien, c'est elle même qui nous avertit de nous méfier d'une certaine moralité: „... il y a quelque chose de plus étranger encore au bien et au mal que l'amoralité, et c'est une certaine moralité.”⁷

„Les écrivains n'ont pas à être des professeurs de morale, mais ils ont à exprimer la condition humaine. Or rien n'est si essentiel à la vie humaine, pour tous les hommes et à tous les instants, que le bien et le mal.”⁸

Je pense que Breton dans le premier manifeste fait une critique similaire de la littérature médiocre: „... l'attitude réaliste, inspirée du positivisme, de saint Thomas à Anatole France, m'a bien l'air hostile à tout essor intellectuel et moral. je l'ai en horreur, car elle est faite de médiocrité, de haine et de plate suffisance. C'est elle qui engendre aujourd'hui ces livres ridicules, ces pièces insultantes. Elle se fortifie sans cesse dans les journaux et fait échec à la science, à l'art, en s'appliquant à flatter l'opinion dans ses goûts les plus bas; la clarté confinant à la sottise, la vie des chiens.”⁹

Un peu plus loin Breton s'attaque plus ouvertement à cette morale bourgeoise qui entrave la liberté de la pensée, l'utilisation d'une nouvelle méthode: „Ce qui est vrai de la publication d'un livre le deviendra de mille autres actes le jour où les méthodes surréalistes commenceront à jouir de quel-

⁶ Simone Weil, „Lettre aux Cahiers du Sud sur les responsabilités de la littérature”, Cahiers du Sud, n° 310, p. 429

⁷ *ibid.* p. 430

⁸ *ibid.* p. 429

⁹ André Breton, Manifestes du surréalisme, Gallimard, coll. idées, Paris, 1972, p. 14

que faveur. Il faudra bien alors qu'une morale nouvelle se substitue à la morale en cours, cause de tous nos maux."¹⁰

Simone Weil et André Breton ont une critique sociale et littéraire tout à fait proches comme le montrent ces citations. Quels sont donc ces points communs?

Premièrement nous pensons que c'est l'exigence de la cohérence de la pensée. Simone Weil en tant que cartésienne, réclame une rigueur de pensée; les surréalistes sont aussi sévères dans leur exploration de l'inconscient qui a ses propres lois. Dans leur exploration „du fonctionnement réel de la pensée" ils sont aussi exclusifs que Simone Weil par ses critères moraux.

Ils fondent la notion du surréel sur des expériences de la vie, sur le „hasard objectif" décrit par le fonctionnement automatique du psyché. Si on peut se permettre un schématisme exagéré mais efficace on pourrait dire que Simone Weil définit l'esthétique par un critère moral, les surréalistes par un critère psychologique. (Même s'ils refusent toute psychologie en même temps que tout contrôle moral où esthétique)

Simone Weil constate la perte de ce critère moral et veut remédier à cette coupure de la morale et de la littérature. Les surréalistes ont aussi une volonté d'unification, de rétablissement de la coupure qui existe entre la réalité extérieure et la réalité intérieure. Cette volonté d'unité est finalement l'idée de base de la définition du surréel: „Je crois, dit-Breton, à la résolution future de ces deux états, en apparence si contradictoires, que sont le rêve et la réalité, en une sorte de réalité absolue, de *surréalité*, si l'on peut dire."¹¹

Tout sépare ces deux penseurs contemporains, qui ont une vision du monde opposée. Breton veut tout détruire pour construire quelque chose d'entièrement neuf, Simone Weil se tourne vers les sources classiques telles que l'antiquité pour trouver une nouvelle interprétation possible. Mais tous les deux ressentent cette urgence, ce besoin impératif de changements. Simone Weil prône un renouveau spirituel, un redressement moral et souligne la responsabilité de la littérature sur ce domaine. Cette transformation s'opère secrètement, presque d'une façon anonyme comme elle le souligne: „Si les souffrances actuelles amènent jamais un redressement, il ne s'accomplira pas par l'effet des slogans, mais dans le silence et la solitude morale, à travers les peines, les misères, les terreurs, dans le plus intime de chaque esprit."¹²

¹⁰ *ibid.* p. 60

¹¹ *ibid.* pp. 23-24

¹² Simone Weil, „Lettre aux Cahiers du sud sur les responsabilités de la littérature", Cahiers du Sud, n° 310, p. 430

Les surréalistes mènent leur combat ouvertement, leur façon d'agir est volontairement agressive pour choquer, pour réveiller une opinion publique sclérosée. Justement par des „slogans” par des publicités et par tous les moyens de l'art ils s'attaquent à ce vieux monde de la fin de siècle où par les moyens artistiques du réalisme se manifeste l'esprit scientifique du positivisme.

Tout au fond, Breton et Simone Weil ont une soif d'un univers absolu; chez l'un cet univers est surréel chez l'autre mystique. Pour tous les deux le monde tel qu'il existe est illusoire. Ainsi termine Breton son premier manifeste: „C'est vivre et cesser de vivre qui sont des solutions imaginaires. L'existence est ailleurs.”¹³

¹³ André Breton, Manifestes du surréalisme, Gallimard, coll. idées, Paris, 1972, p. 64